



François Réau
Sous l'orage des roses

François Réau
Sous l'orage des roses

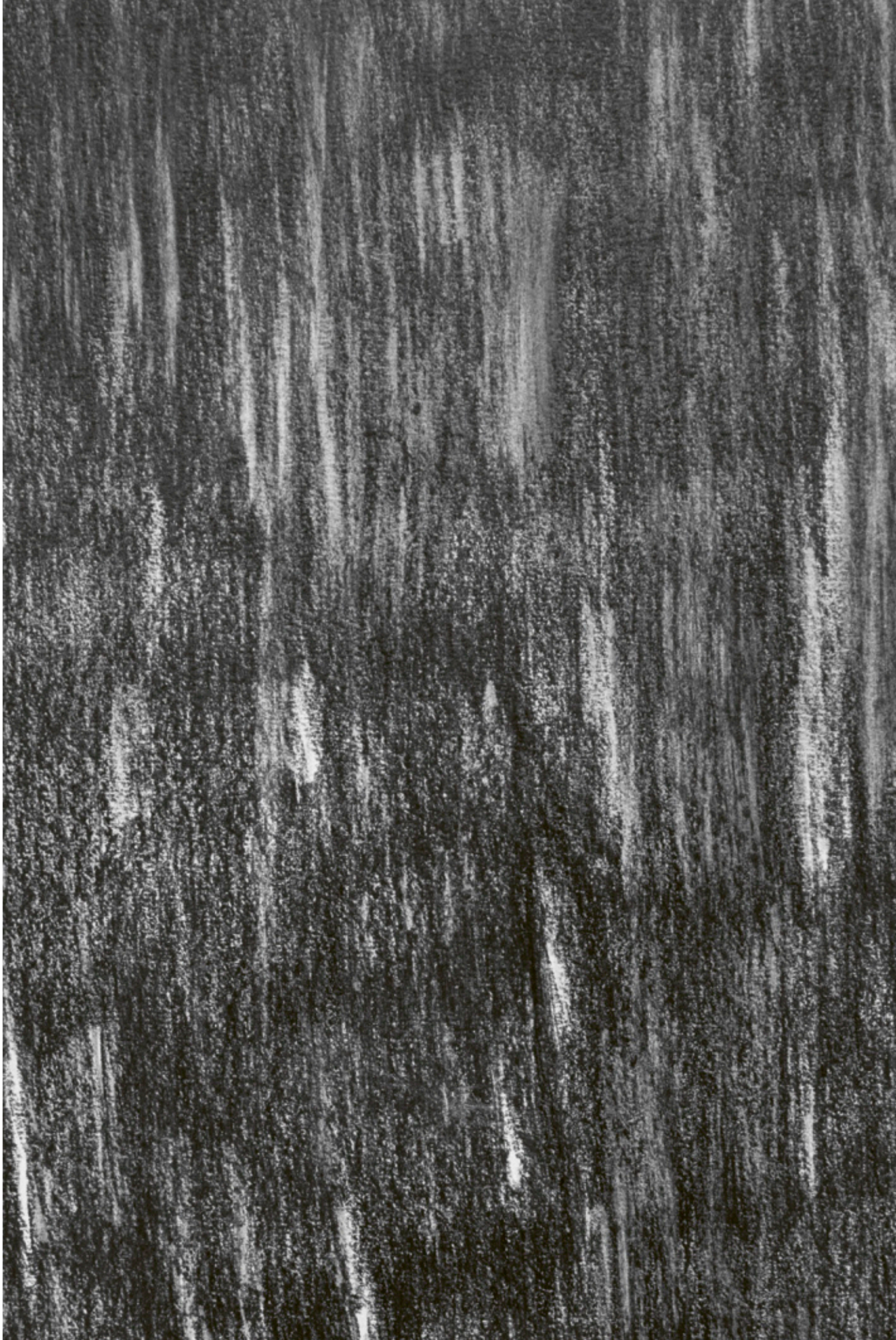


[A]

Du 7 avril au 25 mai 2022, Clavé Fine Art a le plaisir de présenter « Sous l'orage des roses », exposition personnelle de l'artiste François Réau.

Sous le commissariat de Stéphane Ibars, cette exposition regroupe une sélection de 18 œuvres de l'artiste et propose également une installation créée spécialement à cette occasion.

C'est en 2021, quelques temps après avoir ouvert la galerie Clavé Fine Art dans ce lieu qu'est l'ancien atelier de César, que je fis la connaissance de François Réau et de son travail, par l'intermédiaire de notre ami commun Yann Fravallo-Riopelle. À peine entré dans son atelier, j'ai tout de suite été frappé par la délicatesse et la poésie de son travail. Œuvres sur papier où graphite et mine de plomb laissent apparaître et disparaître des formes végétales plus ou moins abstraites, sculptures de bois rappelant le support même de ses œuvres, tous ces éléments créaient dans son atelier une atmosphère particulière qui me rappelait déjà la tranquillité et la pureté de l'architecture de Kengo Kuma. J'ai alors su que nous devons réfléchir à un projet d'exposition et que mon espace de présentation et son œuvre si singulière dialogueraient alors dans une parfaite harmonie.





[02]

[03]



Extrait Aria I
Ingeborg Bachmann
Toute personne qui tombe a des ailes
Poèmes 1957-1961
Traduction par Françoise Rétif
Gallimard

*Où que nous allions sous l'orage de roses,
la nuit est éclairée d'épines, et le tonnerre
du feuillage, naguère si doux dans les buissons,
est maintenant sur nos talons.*

François Réau est un artiste du voyage. Un voyage rhizomatique entrepris certainement dès son plus jeune âge, qui se matérialise aujourd'hui dans un geste artistique d'une invraisemblable singularité que l'exposition de la galerie Clavé Fine Art permet d'envisager sous un nouveau jour.

Au cours de pérégrinations qui le mènent des montagnes de l'arrière pays Aixois (non loin de l'atelier de Cézanne) aux grandes étendues du bush australien, de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun au Domaine de Chaumont-sur-Loire, de l'abbaye royale de Fontevraud à l'ancien atelier du sculpteur César aujourd'hui transformé en galerie d'art par Antoine Clavé, les lieux qu'il explore se réinventent comme autant d'espaces mentaux dont il découvre et dévoile la physicalité à travers un vocabulaire formel d'une richesse inouïe. Œuvres sur papier réalisées à la mine de plomb, sculptures et autres installations faites d'une foule de matériaux puisés dans l'environnement des terrains de ses expérimentations, réinventent sous nos yeux ébahis les contours du dessin pour créer une situation sensible où s'éprouve l'expérience de nos rapports à l'espace et au temps.

Le paysage est là qui apparaît derrière chaque proposition, tel le témoin du passage du temps et de l'histoire des êtres, le lieu d'ancrage de nos vies entrelacées, ici et maintenant – « l'espace même de nos propres désirs » pour reprendre les mots de l'artiste.



Depuis l'arrière base de son atelier situé au beau milieu d'un site industriel de la banlieue parisienne, il recherche, défriche et accumule en véritable alchimiste les éléments qui constituent la matière première de ses œuvres et incarneront les projets à venir. Perdu dans une dimension spatio-temporelle indéfinissable qui contraste avec l'environnement extérieur, l'espace nous rappelle l'appartement de l'immeuble Bradbury du Blade Runner de Ridley Scott, dans lequel J.F. Sébastien conçoit et assemble d'étranges jouets robotisés, prototypes grotesques servant de modèles à de futurs répliquants.

Certains dessins sont revenus d'expositions passées et partagent l'espace avec d'autres plus récents. Ils parlent à des branchages, bobines de fils, pièces de tissus, amas de toiles de jute, morceaux de plomb et autres tasseaux de bois parfois récupérés à même les anciens rails qui jouxtent le bâtiment qu'il occupe. Armoires anciennes et bureaux scandent l'espace et le fragmentent en cabinets de curiosités sur les murs desquels apparaissent aussi notes et influences. On y croise Cy Twombly, Hantai, François André Vincent et l'on pourrait apercevoir Bruegel l'Ancien, Dürer, Michel-Ange, Barnett Newman, Giuseppe Penone, Anselm Kiefer, Brice Marden ou Alighiero Boetti.



[A]

¹ Olga Tokarczuk, *Le tendre narrateur*, Les éditions noir sur blanc, 2020

² Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, « Petite bibliothèque », Rivages Poche, 2008

Tous et un par un, ces éléments constituent à fois les traces d'une mémoire collective laissée en suspens et les promesses de nouveaux voyages dont on attend, impatient, les récits que l'artiste déploiera dans les lieux qui en accueilleront la matérialité. Car « La manière dont nous pensons le monde – et, ce qui est probablement plus essentiel, comment nous le racontons – est d'une importance majeure. Ce qui arrive mais n'est pas raconté cesse d'exister. »¹

Il fallait regarder de près dans l'atelier la reproduction de *l'Enlèvement d'Orithye* peint par François André Vincent à la fin du 18ème siècle pour y découvrir les roses déposées au sol et imaginer qu'elles s'inviteraient à travers les mots d'Ingeborg Bachmann dans le titre et les salles de l'exposition. Là encore les sources et les matières s'accumulent en strates telles les souvenirs de nos existences passées. Elles s'agrègent, entrent en conflit les unes avec les autres pour épouser le même espace sensible, chacune affectant l'œuvre de ses qualités propres, de son implacable mémoire – « Comme si cette invisible lumière qu'est l'obscurité du présent projetait son ombre sur le passé, tandis que celui-ci, frappé par ce faisceau d'ombre, acquérait la capacité de répondre aux ténèbres du moment »²

C'est ainsi qu'elles ont envahi l'espace au même titre que les branchages savamment taillés par l'artiste, agencées en d'étranges bouquets et démultipliées dans un système qui rappelle à nous les mots de Gertrude Stein puisées dans son *Sacred Emily*, « Rose is a rose is a rose is a rose ». Elles ont été installées sur des tapis faits d'amas de toiles

de jute formés à l'aide de cordes et dont la présence brute révèle toute la fragilité des fleurs dont ils semblent vouloir préserver la trace dans un intrigant mélange de puissance et de grâce. Anselm Kiefer n'est pas loin chez qui toute la mémoire des origines nous apparaît à force de luttes avec des éléments que l'artiste manipule ensemble pour en révéler toute la présence sensible ; de même que Jason Dodge qui installait çà et là des couvertures maintenues pliées par des cordes et dont on apprenait qu'elles avaient été tissées en Turquie à l'aide d'un fil dont la dimension permettrait de relier la Terre à la Lune, évoquant – comme le fait François Réau dans ses œuvres – la place des êtres dans le cosmos. Installées en des hôtels dont on ne sait s'ils proviennent des origines de l'humanité ou s'ils annoncent l'inexorable fin des temps, les roses nous rappellent « ce à quoi nous tenons »³, la beauté, l'histoire, les mythes, les drames même, l'existence dans son intraitable complexité.

Sur les murs c'est l'idée même du temps qui a été éprouvée, capturée par l'artiste à travers une série d'œuvres sur papier qu'il intitule *Mesurer le temps* et dont certains des éléments ont été accrochés de sorte qu'ils scandent le parcours des visiteurs. Étrange discipline que s'impose François Réau qui durant des jours et des mois mesure le temps, retranché dans son atelier entre deux voyages. Ici à l'aide d'une mine de plomb il applique inlassablement des traits qui s'accumulent jusqu'à recouvrir la totalité de la surface du papier. On pense aux traits d'Alighiero Boetti, à Roman Opalka dont le décompte en blanc sur fond blanc racontait son inscription dans le temps ou à Brice Marden dont la surface graphitée de certaines de ses œuvres des années 1960, si elles avaient été dépossédées de toute la subjectivité du geste, portaient pourtant encore les traces du temps passé par l'artiste à recouvrir la surface. Mais chez François Réau, derrière cette discipline imposée du décompte du temps – dont il avoue qu'elle le plonge dans un état proche de la méditation, dans un rapport quasi chamanique avec le monde alentour – apparaissent encore des formes. Au cœur de cette étrange pluie, les traits coulent le long du papier telles les larmes de l'oubli et forment autant de strates des heures passées dans lesquelles se réinvente le mariage de l'ombre et de la lumière. Le paysage n'est pas loin qui prend forme par hasard, au détour d'un regard, derrière l'abstraction de ce jeu improvisé.

Soudain, comme en écho au poème d'Ingeborg Bachemann, les nuages ont envahi les cieux d'un dessin monumental intitulé *To What Extent X (Dans quelle mesure)* et semblent vouloir occuper tout l'espace de la galerie. C'est là toute la peinture classique qui se trouve convoquée dans la force vertigineuse de ce geste héroïque. Comme si l'application systématique des traits sur les feuilles alentour, la précision du dessin des plantes et autres vues de paysages venaient d'exploser et de se libérer devant nous, appelant à nos côtés la puissance des œuvres de Dürer, Michel Ange ou Goya. Impossible cependant d'en rester là. Tout ce qui nous apparaît nous échappe aussitôt pour se réinventer dans les œuvres de François Réau. « À toute surface on rêve de profondeur » nous annonce-t-il ainsi dans le titre de deux de ses œuvres situées non loin de là. Il est impossible de ne pas se projeter aussi à Naoshima, dans un des éblouissant Skyspace de James Turrell où

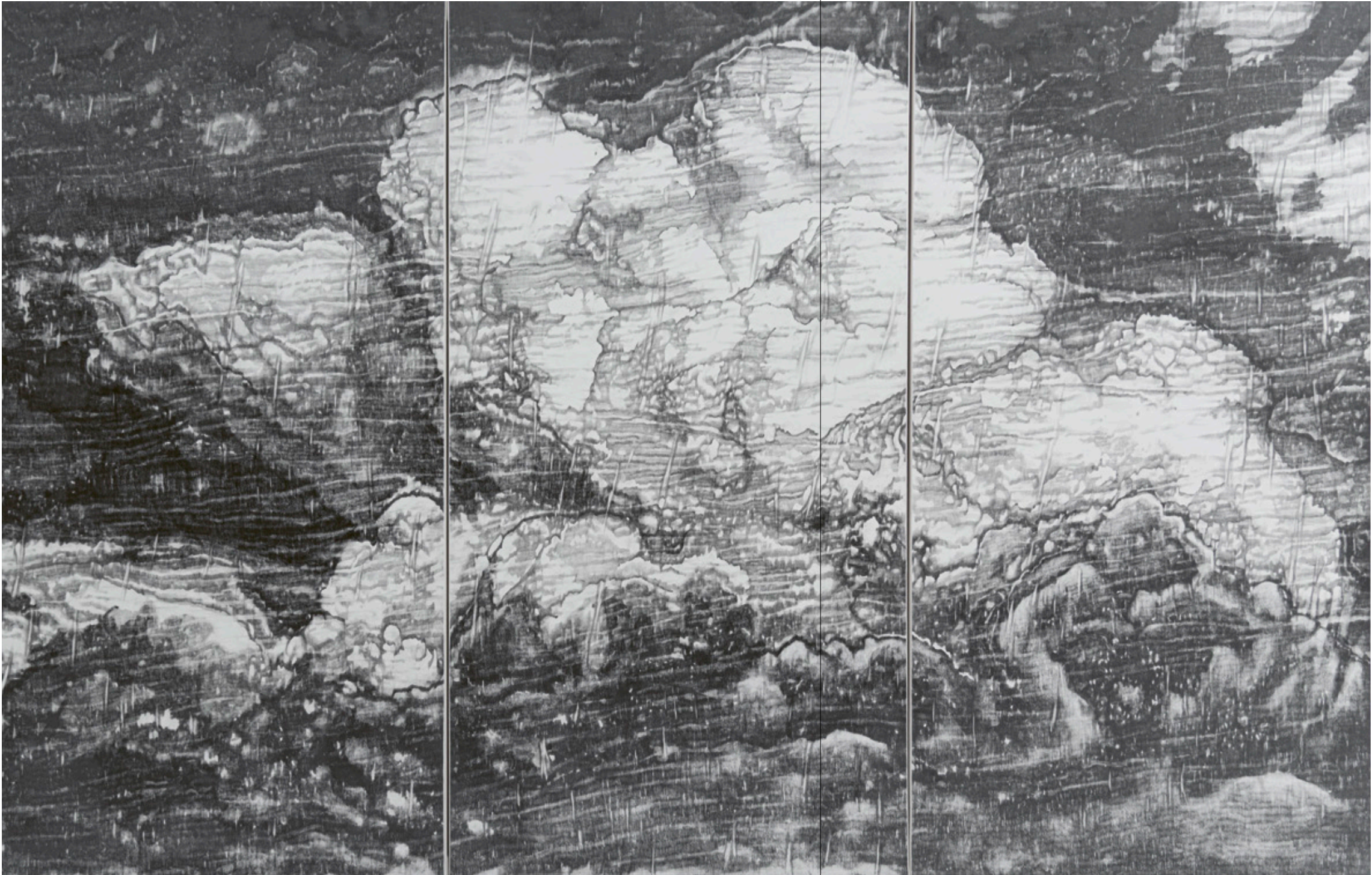
³ La formule est ici empruntée au titre de l'ouvrage d'Émilie Hache, *Ce à quoi nous tenons*, publié aux Éditions de La Découverte en 2011

là aussi nous attendons, les yeux rivés au dessus de nous vers cette fenêtre ouverte sur le monde, que les nuages envahissent le cadre et le bouleversent. « Le ciel est, par dessus le toit, si bleu, si calme » écrivait Verlaine depuis sa prison.

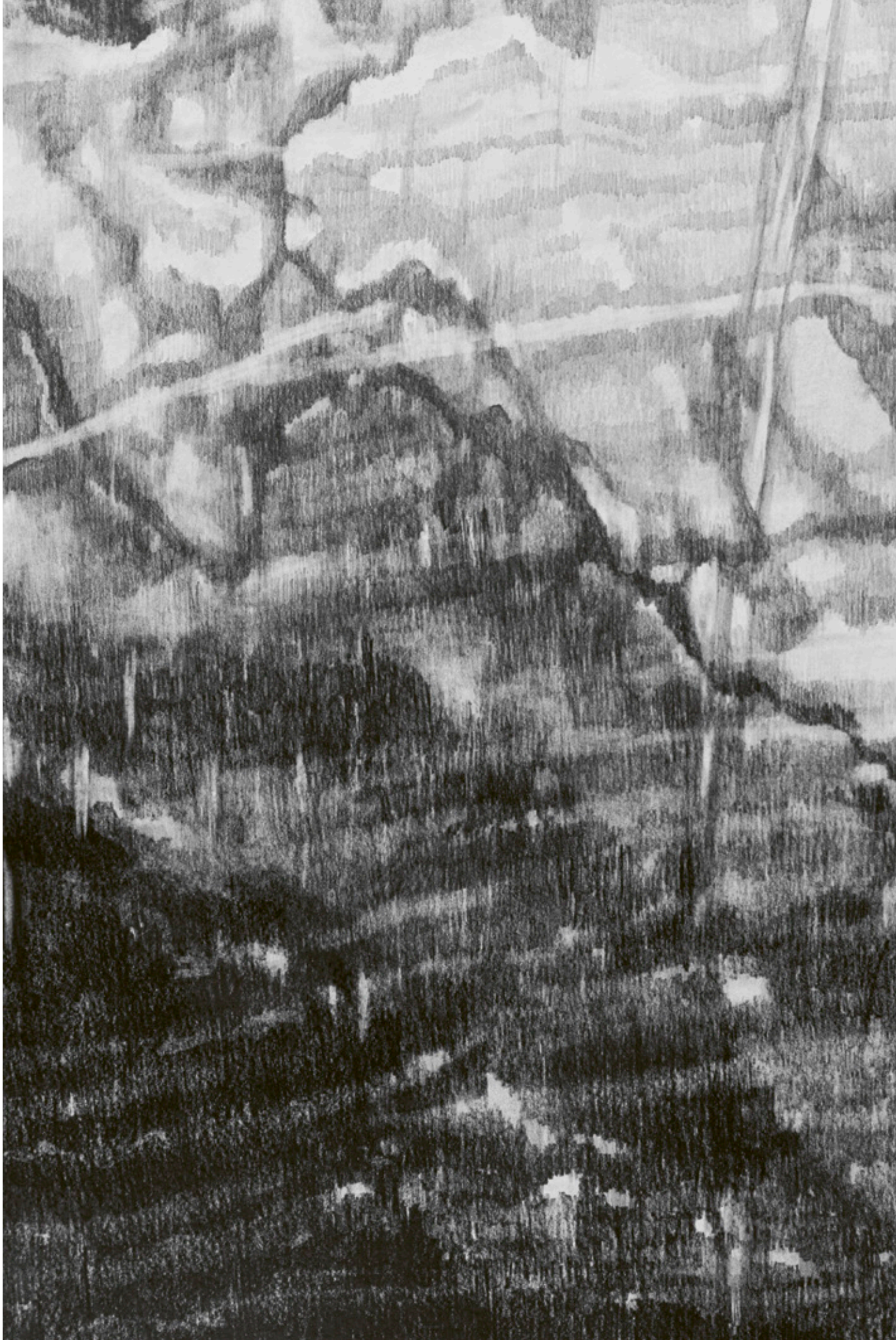
Nées de l'intransigent désir de l'artiste d'embrasser le monde jusqu'aux confins de son inquiétante étrangeté, les œuvres présentées dans l'exposition resteront dans nos mémoires comme autant de ces « choses qui font battre le cœur », pour reprendre les *Notes de chevet* de Sei Shînagon, et nous laissent libres de nous inscrire dans cet invraisemblable paysage physique et mental qu'est l'existence telle qu'elle nous a été racontée par François Réau.

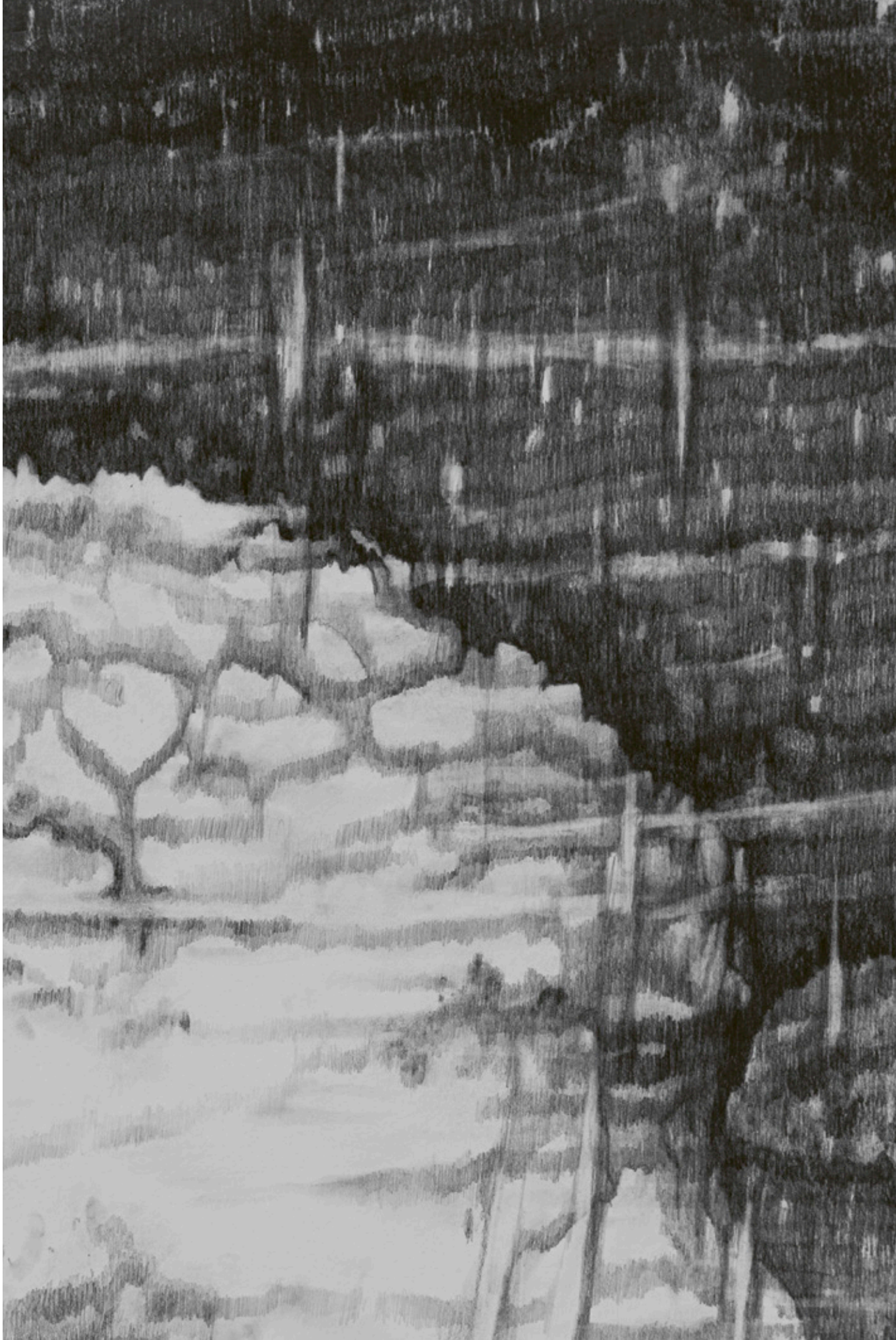


[A]



*Où que nous allions sous l'orage des roses,
la nuit est éclairée d'épines, [...]*







[A]



[09] [10]



[11] [12]



[13] [14]



[15] [16]





[A]







[B]



[B]



[B]



[B]





[A]

*[...] Où toujours on éteint ce qu'enflamment les roses,
la pluie nous emporte dans le fleuve. Ô nuit plus lointaine !*



[A]



[A]



[A]

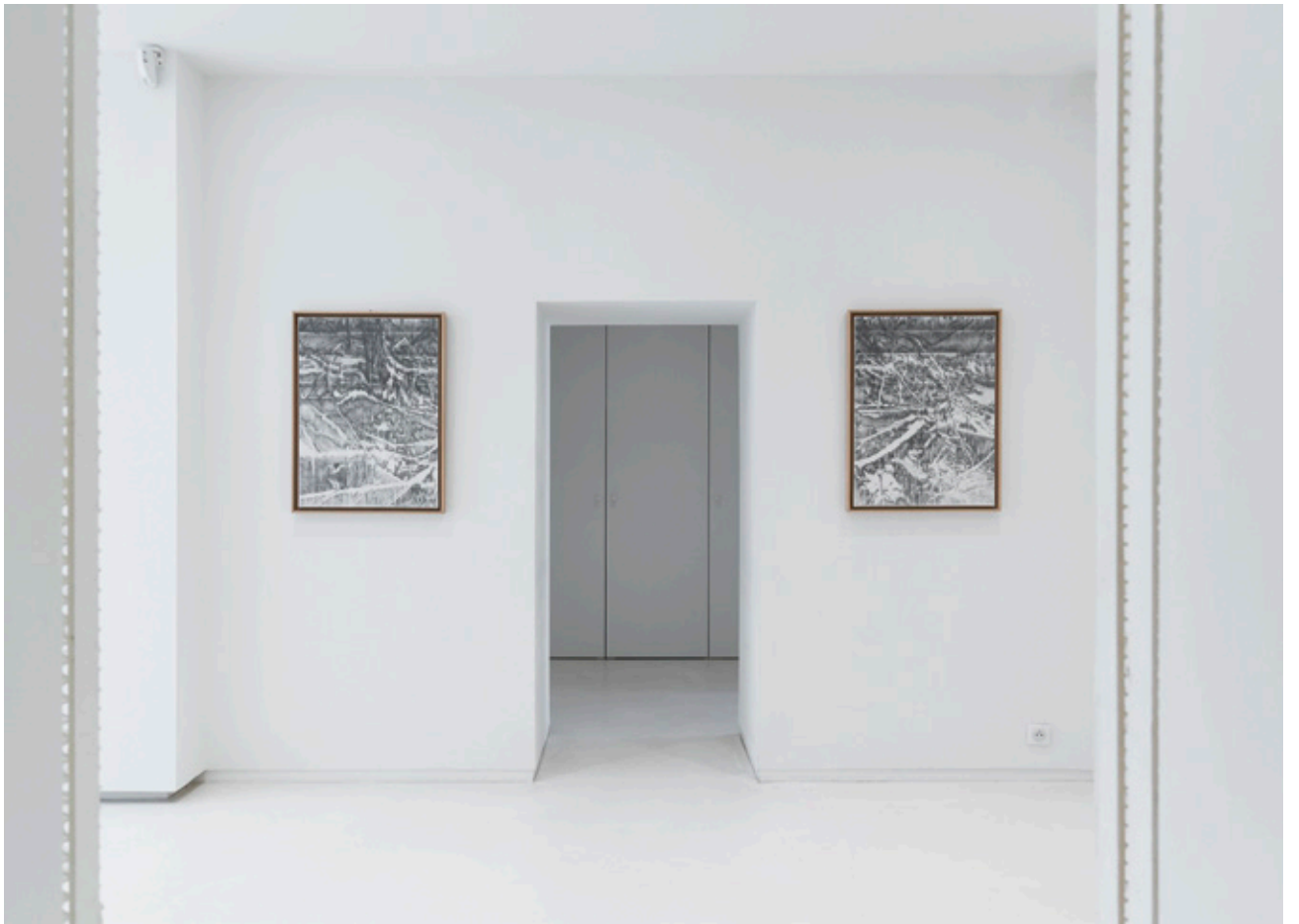


[20]



[21]





[A]





[23]





[25]



[26]



[A]







[29]





[A]







[32]





François Réau est un artiste français, né en 1978. Il vit et travaille à Paris. Il suit ses études artistiques à Poitiers, d'abord à l'École Régionale des Beaux-Arts puis à l'École d'Arts Appliqués. Il a fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger. Son travail est présent dans plusieurs collections publiques comme au FRAC Alsace, à l'Abbaye Royale de Fontevraud, au SMAK de Gand ou au Musée Saint Roch de Issoudun. Ses œuvres ont été exposées dans le cadre de Lille3000, Mons 2015 Capitale européenne de la Culture, au Guoyi Art Museum de Pékin ou au Palais de Tokyo à Paris. Le Musée de l'Hospice Saint Roch à Issoudun lui consacre une exposition personnelle en 2019, à la suite de laquelle deux de ses œuvres entreront dans les collections du Musée. Cette même année il investit un autre lieu patrimonial et historique, l'Abbaye Royale de Fontevraud. En 2020 il montre à la Kunsthale Charlottenborg à Copenhague un dessin de très grandes dimensions et présente en 2021 son travail dans plusieurs lieux, comme au Domaine de Chaumont sur Loire, à l'Abbaye Royale de Fontevraud qui l'a invité à travailler sur une œuvre pérenne ou encore au Musée Jenisch Vevey en Suisse pour l'exposition *XXL, le dessin en grand*. Il prépare pour l'année 2022 plusieurs projets, notamment au Domaine de Kerguéhennec, au Drawing Lab Paris, pour le Centre Monuments Nationaux ou à la Fondation Bullukian à Lyon.



[A]

François Réau
Sous l'orage des roses

Ce catalogue est édité à l'occasion de l'exposition *Sous l'orage des roses* de François Réau qui se déroule du 7 avril au 25 mai 2022 à la galerie Clavé Fine Art .

Commissariat de l'exposition : Stéphane Ibars
Direction artistique et conception graphique : Arthur Fosse
Crédits photographiques : Studio Vanssay

Antoine Clavé et la galerie Clavé Fine Art souhaitent remercier chaleureusement Antoine Dossun, Yann Fravallo-Riopelle et Eve de Medeiros.

Impression : Art & Caratère, Lavour
Papier : Arena natural smooth 170g, Arena extra white smooth 350g
Typographie : Suisse Int'l

Clavé Fine Art
10^{bis} rue Roger
75014 Paris
www.clavefineart.com

[01] [02] *Mesurer le temps 1,61 - I*, 2018
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
239 x 169 cm

[03] [04] *Mesurer le temps 1,61 - II*, 2018
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
239 x 228 cm

[06] [07] [08] *To what extent X*, 2021
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
240 x 375 cm (240 x 125 cm chacun)

[09] [17] *Mesurer le temps 010222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[10] *Mesurer le temps 020222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[11] *Mesurer le temps 030222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[12] [18] *Mesurer le temps 040222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[13] *Mesurer le temps 050222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[14] [19] *Mesurer le temps 060222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[15] *Mesurer le temps 070222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[16] *Mesurer le temps 080222*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
61 x 38 cm

[20] *L'indifférence du monde, I*, 2020

Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
76 x 56 cm

[21] [22] *L'indifférence du monde, II*,
2020
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
76 x 56 cm

[23] [24] *Et le feuillage*, 2018
Mine de plomb et graphite sur papier
50 x 30 cm

[25] [27] *À toute surface, on rêve de
profondeur, I*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
70 x 50 cm

[26] [28] *À toute surface, on rêve de
profondeur, II*, 2022
Mine de plomb et graphite sur papier
marouflé sur toile
70 x 50 cm

[29] [30] *Et ce qui s'enflamme III*,
2017-2019
Mine de plomb et graphite sur papier
46 x 38 cm

[31] [32] *L'épine*, 2018
Bois flotté
67 x 21 x 17 cm

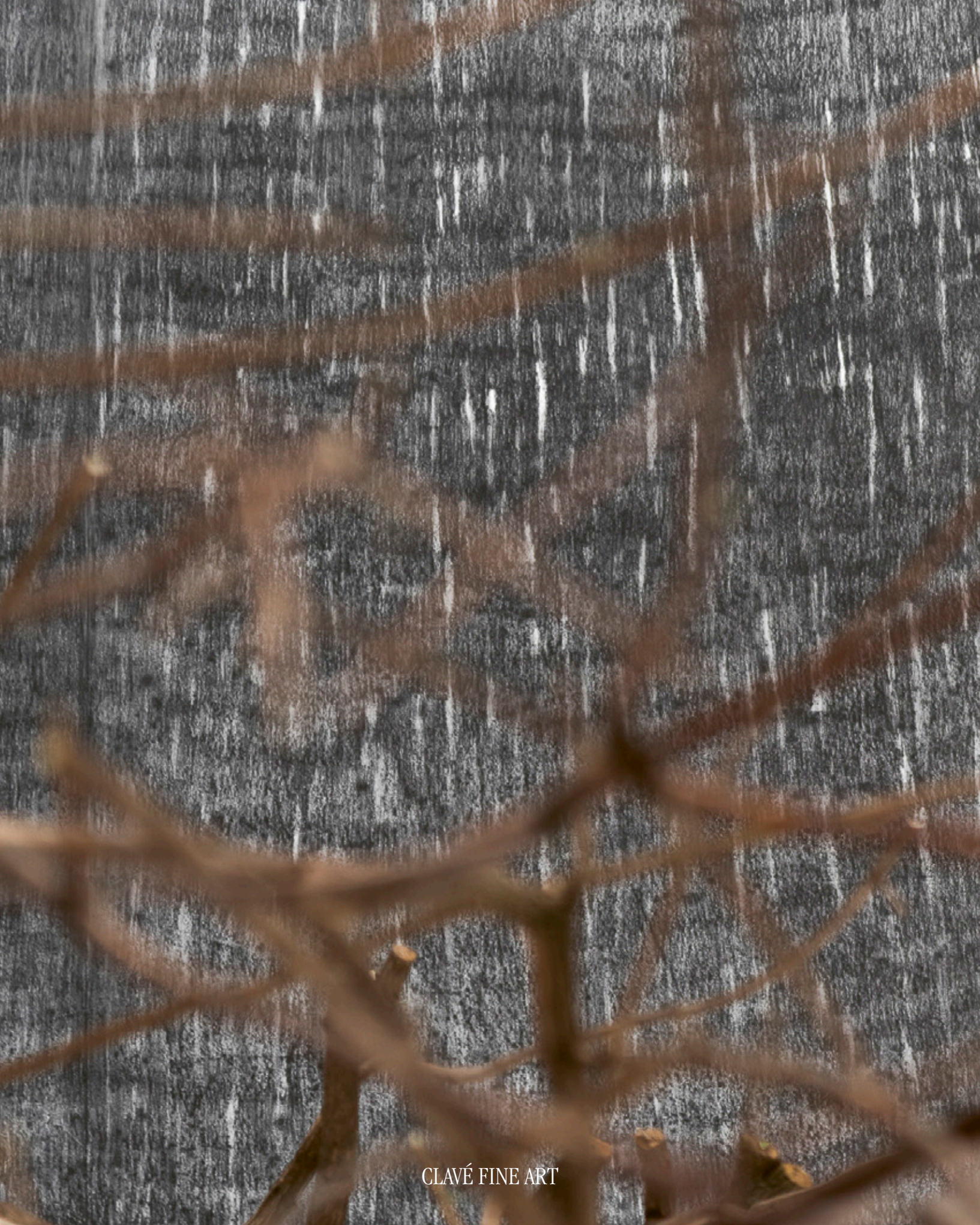
[A] Vues d'exposition

[B] Montage de l'installation dans
l'espace d'exposition. Création in situ.
Dimensions variables.

Antoine Clavé (*gauche*) et François Réau (*droite*)
discutant devant l'œuvre *To what extend X* durant le
montage de l'exposition «Sous l'orage des roses» à la
galerie Clavé Fine Art, 21 mars 2022.

[Couverture] *Mesurer le temps 1,61 - I*, 2018
Mine de plomb et graphite sur papier maroufflé sur toile
239 × 169 cm





CLAVÉ FINE ART